

XYZ. La revue de la nouvelle



Fin d'une trilogie

Louise Cotnoir, *Le cahier des villes*, Québec, L'instant même, 2009, 114 p.

Nicolas Tremblay

Number 103, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61286ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2010). Review of [Fin d'une trilogie / Louise Cotnoir, *Le cahier des villes*, Québec, L'instant même, 2009, 114 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (103), 90–92.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le métier bizarre de « titrier », très belle invention de Yoko Ogawa, condense ce qui fait la particularité de son art. La nouvellière, de la même manière que le « facteur de titres », comme on pourrait l'appeler, sait écouter et accueillir les histoires qu'offre le monde : « Un fait inoubliable qui s'est déroulé dans un passé lointain. Un souvenir douloureux. Un précieux secret que l'on ne dévoile à personne. Une expérience étrange qu'on ne peut pas expliquer raisonnablement. Il y a toutes sortes de choses, [...] il faut tout accepter. Ça nécessite de la patience et de la largeur d'esprit. » Ensuite, il s'agit de transformer l'événement en mots, quelques mots qui le condenseront et lui donneront par la même occasion une résonance poétique ou philosophique. Yoko Ogawa ne fait rien de plus, et le lecteur lui en est profondément reconnaissant.

David Dorais

Fin d'une trilogie

Louise Cotnoir, *Le cahier des villes*, Québec, L'instant même, 2009, 114 p.

CONNUE SURTOUT comme poète (on lui doit une dizaine de recueils, publiés entre 1984 et 2005), Louise Cotnoir écrit aussi des nouvelles mais elle en publie rarement. Il n'y a que trois recueils qui figurent dans sa bibliographie, tous des plaquettes d'à peine cent pages : *La déconvenue* (1993), *Carnet américain* (2003) et *Le cahier des villes* (2009). Ces trois titres



forment une trilogie plus ou moins organique axée sur le thème des villes : le premier recueil met en scène des femmes (quelquefois écrivaines) plongées dans des lieux souvent étrangers où leur identité est remise en question ; le deuxième décrit New York autour de personnages masculins ; tandis que le troisième multiplie les points de vue et les lieux. Il a fallu à Cotnoir au moins quinze ans pour achever ce cycle, ce qui est tout de même assez long pour un projet littéraire somme toute modeste et peu volumineux. À ce sujet, j'ai déjà écrit

dans cette revue (numéro 76) que *Carnet américain*, le deuxième tome de la trilogie, survolait sans l'approfondir vraiment le sujet du multiculturalisme, phénomène propre aux métropoles, dans la ville de New York. Par exemple, c'était une œuvre assez pâle par comparaison à des ouvrages de Régine Robin portant sur Montréal ou sur Berlin, voire aux romans de Dany Laferrière ou de Sergio Kokis sur l'identité migrante. Avec *Le cahier des villes* — dont l'écriture a commencé presque au début du cycle (des nouvelles ont paru dans des revues dès 1995 et 1996, selon les références bibliographiques à la fin du recueil) —, Cotnoir crée de nouveau une série de portraits, mais le fil conducteur n'est plus le métissage. Chaque nouvelle du troisième recueil évoque une ville différente (Toledo, Amsterdam, Limoges, Londres, Vienne, Venise, etc.), il y en a douze au total, une par mois. Chronologique, le recueil s'ouvre avec le mois de juin et se termine en mai. Contrairement à ce qu'elle était dans *Carnet américain*, la ville ne représente plus un lieu autre où l'on vient s'établir après avoir quitté son pays d'origine; c'est plutôt le thème du voyage (une nouvelle centrale s'intitule d'ailleurs « Carnet de voyage ») qui devient le moteur des récits. La durée fictive du recueil (une année) entre d'une certaine manière en corrélation avec l'expérience de sa lecture, chaque nouvelle constituant une station dans un pèlerinage qui nous conduit toujours ailleurs dans l'espace mais qui, à la fin du cycle, nous ramène ontologiquement à nous-mêmes (on « pren[d] corps, [on] revendiqu[e] la densité de son être », lit-on dans les dernières lignes du livre). Il y a là, bien sûr, la clé d'une poétique. (À cet effet, *La déconvenue* se termine, quant à elle, avec un personnage qui renoue avec son « âme originelle ».)

Le cahier des villes comporte au moins deux couches de lecture. Littérale, la première respecte l'esprit du voyage, et parfois même du tourisme. On lit dans la nouvelle d'ouverture : « [...] il avait organisé sa vie en fonction des voyages et des séjours plus ou moins prolongés qu'il faisait dans les villes du monde. » (p. 15) Les personnages sont projetés dans des lieux inconnus, perçoivent des couleurs et des odeurs 91

étrangères. Il y a donc une part d'exotisme ici, mais Cotnoir évite le pittoresque. Par leur brièveté, les nouvelles n'ont toutefois pas le temps de camper en détail les lieux, elles dessinent des tableaux souvent incomplets. Ici et là, le lecteur doit se contenter de la référence ; s'il ne connaît pas intimement la ville désignée, ses quartiers, ses rues, ses immeubles célèbres, son idée de l'espace restera imprécise. Mais c'est aussi pourquoi *Le cahier des villes* est avant tout un recueil de nouvelles et non de récits de voyage (la distinction entre les deux genres n'est pas toujours nette cependant). En effet, la rencontre avec la ville étrangère provoque à tous les coups un changement psychologique chez les personnages, ce qui est bien plus important dans la trame du recueil que la description gratuite des lieux, qui sont avant tout des supports métaphoriques. Quant à la deuxième couche de lecture, elle est proprement littéraire. Dans chaque nouvelle — une seule fait exception à la règle —, Cotnoir cite au moins un écrivain ou évoque un artiste (des photographes et des sculpteurs). Ces références s'ajoutent aux références géographiques, elles surchargent même les textes à l'occasion : quatre références littéraires dans « Abattement (Janvier) », nouvelle d'à peine sept pages, cinq dans « La ville sortilège (Février) ». Bien qu'elles inscrivent l'écrivaine dans une filiation littéraire, les citations ne font pas nécessairement avancer l'intrigue. Par contamination, les personnages sont souvent eux-mêmes des artistes, des écrivains. Pour cette raison, *Le cahier des villes* a un aspect un peu « corporatiste », l'écrivaine y parlant d'art et de littérature, y citant ses confrères, ce qui rebutera une bonne partie de son lectorat potentiel. En fait, ce recueil exige de toute évidence deux choses de son lecteur : une assez bonne connaissance et des villes européennes, et de la littérature. Car Cotnoir écrit généreusement non pas *sur* ces deux objets pour nous les faire découvrir en les situant avec précision, mais à *partir* d'eux dans le but premier d'étudier la transformation de ses personnages. C'est une question de posture, de style et de sensibilité.